

Alan Poisot

Journée Mondiale
Du Cœur

Nouvelle

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-3230-7

© Alan Poisot

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Journée Mondiale.

Ces journées sont dédiées à un thème particulier afin d'attirer l'attention sur des enjeux internationaux importants.

Elles sont largement suivies par le monde.

Avec plus de 250 thèmes répertoriés, c'est autant d'histoires à raconter...

C'était un hiver particulièrement rude.

Le gel se faisait pervers, piquant, et bien trop mordant pour que la vraie neige puisse recouvrir le monde de son beau manteau blanc. Le ciel était d'un bleu des plus purs et malgré l'absence totale de nuages, le soleil n'arrivait pas à prouver qu'il était le Dieu chaleureux de ces lointains étés.

Lorsque le vent du Nord soufflait suffisamment fort, je pouvais cependant apercevoir au travers de ma fenêtre quelques flocons tomber. Sous mon châle de laine, au chaud, je regardais le ciel limpide, en silence pour tous ces disparus...

Le froid de la mort s'insinuait partout, comme pour attester de l'horreur qui se jouait non

loin de là.

Dans mon village, tout le monde faisait semblant de ne pas savoir. Tout le monde faisait semblant de ne pas voir cette neige particulière tomber de ce ciel pur...

Pourtant, des rumeurs circulaient sur ce qui s'y passait réellement. Mais ce n'étaient que des rumeurs... Comment savoir ce qu'il en était de la réalité ?

Des rumeurs, tout ça...

Moi, je sentais au plus profond de mon être que tout cela pouvait être réel. La violence de l'humanité semblait être à son paroxysme. Je le ressentais comme je pouvais sentir mon cœur battre sous ma poitrine. Le comportement haineux de mon mari envers eux justifiait à lui seul les multiples possibilités d'horreur à leur égard.

Ils sont si différents de nous. Il n'y a qu'à voir leurs visages fourbes et insolents ! Leur nez est... Ils sont si... Et puis ils nous prennent tout ! Notre travail, notre argent, nos femmes... Ils nous volent, ils nous envahissent. Julie, je te le dis, moi... Il n'y a pas trente-six solutions au problème...

J'en tremblais d'effroi, lorsque Raymond me parlait ainsi des juifs. Je n'avais jamais eu l'occasion d'en apercevoir un, dans mon petit village reculé de la ville, mais j'avais peine à les imaginer aussi odieux. Je ne partageais pas son ignominieuse opinion.

Depuis que la guerre avait commencé, jour après jour, Raymond me peignait un tableau d'eux toujours plus obscur. Toute cette violence sortant de sa bouche me révoltait. Peu à peu, je commençais à le haïr. Ce fut donc avec un réel

soulagement que je le vis partir pour servir la nation. En silence, je priais pour qu'il ne revienne jamais.

En son absence, à l'abri de tous ces propos antisémites, je me sentais mieux. Mais ce bien-être était grisé par l'acte de barbarie qui se jouait à dix kilomètres d'ici, comme en témoignaient les cendres virevoltant dans l'air glacé de l'hiver. De toute évidence, les fourneaux tournaient à plein régime.

Je faisais tout pour éviter de sortir lorsqu'il neigeait. Ma maison se situait à la sortie du village, un peu à l'écart des habitations. Marcher sur leurs cendres aurait été indécent, après ce qu'ils avaient subi. Dans mes placards, les réserves alimentaires s'épuisaient, certes, mais il me restait de quoi tenir un bon mois. Et puis il y avait fort à parier que le magasin du village serait en rupture de stock, avec

cette guerre sans nom. De plus, je n'avais aucune envie d'y croiser les voisins qui partageaient les mêmes idées que mon mari.

Je passais donc mes journées ainsi, assise face à la fenêtre, pensant à toutes ces âmes, priant le seigneur pour qu'il arrête le carnage, pour qu'il tue mon mari ainsi que tous ces hommes corrompus par la violence...

Il m'arrivait parfois de croire que j'étais devenue comme eux.

Intolérante.

J'en étais mal à l'aise...

Je regardais les cendres tomber. Depuis quelques heures déjà, elles semblaient choir davantage. Le sol gelé et le vent n'offraient cependant aucune prise à leurs dépôts, et les particules de tous ces morts caressaient amoureusement la terre, comme pour la remercier de les avoir délivrés prématurément de la douleur.

Perdue dans mes pensées, un coup de sifflet de la Gestapo retentit dans la rue pour me faire revenir à la triste réalité. Je sentis aussitôt mon cœur s'emballer. L'arrivée de ces hommes en uniforme n'augurait en général rien de bon. Combien de fois aurais-je voulu les griffer au visage pour les faire payer ? Mue par la peur, je ne

faisais rien, supportant tant bien que mal leur présence intempestive. Je n'avais pas la force de lutter.

Je vis deux de ces hommes courir précipitamment dans la rue, se dirigeant tout droit dans les bois. Les cendres s'agitaient nerveusement dans leur sillage comme si, terrorisées, les âmes des défunts les avaient reconnus.

L'un d'eux sifflait à tout va pour imposer sa présence parmi les villageois, troublant la quiétude du village. À en croire leur comportement, ils semblaient pressés. Le silence retomba comme un lourd fardeau, les coups de sifflet s'amenuisant à mesure qu'ils s'éloignaient dans le lointain.

Le monde était devenu fou... Aucun doute là dessus.

Quelques heures plus tard, je revis les deux policiers sortir des bois, tout penauds, pour

remonter la rue. Ils semblaient las et épuisés. L'un d'eux s'adressa à son collègue, qui aussitôt se tourna dans ma direction. M'apercevant au travers de la vitre, ils bifurquèrent pour se diriger tout droit vers ma porte.

Sans même prendre la peine de frapper, ils entrèrent chez moi. Faire partie de la police octroyait quelques privilèges d'impolitesse. L'un d'eux resta sur le seuil de la porte, tandis que l'autre se dirigea vers moi.

— Ça fait longtemps que vous êtes assise ici, derrière votre fenêtre ? Me demanda-t-il froidement en se frottant les mains pour se réchauffer.

— J'y passe mes journées, répondis-je sèchement.

Il se tourna vers son collègue et lui adressa un regard entendu. Puis il reprit :

— Dans ce cas, vous avez sans aucun doute aperçu un fuyard dans la rue.

— Non. Personne n'est passé par là.

— Vous mentez. Par où est-il parti ?

— Je peux vous jurer que n'ai vu personne !

Je sentis mon cœur s'accélérer. Avec le courage, j'aurai pu lui sauter à la gorge afin de l'étrangler sur le champ. Leur grand air d'êtres supérieurs m'insupportait. Mais l'audace semblait m'avoir abandonné. Qu'aurait bien pu faire une femme seule, face à ces deux hommes ignoblement armés ?

— Vous affirmez que vous passez vos journées assise devant la fenêtre, et pourtant, vous n'avez vu personne dans la rue... Comme cela est-ce possible ?

— C'est pourtant la vérité. Que croyez-